

Le bruit et la parole

Yanick Létourneau, *Les États-Unis d'Afrique, Canada / 2011*,
numérique, 75 min.

Anne-Marie Auger

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Auger, A.-M. (2013). Review of [Le bruit et la parole / Yanick Létourneau, *Les États-Unis d'Afrique, Canada / 2011*, numérique, 75 min.] *Liberté*, (299), 51–51.

occupé expliquent sa soudaine radicalisation et son envie de se venger de la jeune médecin venue se donner à peu de frais une contenance morale. Mais ne voit-elle pas sur le visage de Chloé toute la douleur de la mauvaise conscience? Celle-ci a pourtant tout fait pour franchir le *check point* et rejoindre la clinique avant que le bébé ne meure dans ses bras! La mauvaise conscience se transforme alors en ressentiment : Israéliens ou Palestiniens, qu'ils aillent tous se faire foutre avec leur sale guerre sainte! Veut-on que je passe des explosifs à la frontière? Pas de problème! Je vais leur montrer que je peux prendre parti; je vais leur faire payer le jugement qu'ils portent sur moi. Et quand la bombe à retardement sautera, tuant mes amis d'aujourd'hui ou d'autrefois, il me restera encore la gloire de mes blessures, la grandeur d'y être allée, d'avoir été happée par le mouvement d'une guerre insoluble, d'avoir tout fait avec passion et d'avoir payé de ma tranquillité morale : moi aussi, je suis devenue folle, c'est la preuve de mon engagement.

Mais ce n'est pas encore le plus troublant. Le plus troublant, c'est que le film, la cinéaste, les producteurs, les critiques, n'aient rien à dire là-dessus, comme si plus rien ni personne n'était responsable de quelque action ou inaction. Car tous revendiquent une dernière chose : la neutralité. D'avoir senti

avec Chloé les injustices de la guerre nous dispenserait de l'évaluation éthique de son tour d'esprit et de ses actions. Du coup, cette neutralité est le droit de renoncer à l'art, car le cinéma devrait justement nous permettre d'évaluer à partir de notre sensibilité la teneur morale d'un geste, d'une habitude, d'un jeu de mots, d'un style de visage... Renoncer à ce cinéma, c'est abandonner la sensibilité à la vulgarité.

dernières minutes nous séparant de la projection pour préparer ses vacances de Noël dans un spa santé de Charlevoix, vantant par cellulaire les plaisirs de la boue volcanique au couple d'amis qui doit l'accompagner; là, une jeune femme, renversée dans son fauteuil de manière à bien exposer ses longues jambes – ou ses petites bottes – montre à son amie des propositions de logos, indélicates quant au design illustrant le mieux «le concept de son

Inch'Allah est un film sans contrechamp. On ne voit pas le garçon palestinien mourir écrasé sous la jeep d'une patrouille israélienne, mais on voit la terreur sur le visage de Chloé.

Parce qu'il est l'un de ces lieux où la petite bourgeoisie canadienne-française exprime très librement la vulgarité de sa sensibilité, le cinéma Beaubien était sans doute le meilleur endroit pour voir ce film. C'est-à-dire : on pouvait découvrir dans la salle le véritable contrechamp de tous les gros plans d'*Inch'Allah*. Ici, un couple profite des

entreprise»; ailleurs, une jeune mère veut que toute la salle sache qu'elle vient d'accoucher, mais que sa vie de femme n'est pas terminée pour autant, puisqu'elle peut ce soir laisser le bébé avec le père pour sortir avec un ami d'enfance...

Je vous laisse avec cette humanité à retardement; je ne veux pas mourir. **L**

Le bruit et la parole

Le hip-hop africain sous la caméra de Yanick Létourneau.

ANNE-MARIE AUGER

L'AVÈNEMENT de l'enregistrement en studio, vers le début des années quatre-vingt, constitue un moment charnière dans l'histoire de la musique hip-hop. Culture d'abord essentiellement orale, elle prend dès lors une valeur «écrite» et porte, plus souvent que jamais, une parole politique. Le document d'archives – qu'il faut retrouver, remonter, puis diffuser – se trouve au centre de l'œuvre de Didier Awadi, pionnier du hip-hop africain. Sous la lentille de Yanick Létourneau, Awadi associe

les discours d'hommes politiques à la parole de rappeurs noirs pour son projet musical *Présidents d'Afrique*. De Dakar à Paris, de Johannesburg à New York, l'africanité se pose chez lui comme une donnée culturelle sans frontières. Si le rappeur base son travail sur la parole, Létourneau, lui, donne une deuxième vie aux images oubliées ou effacées des archives nationales africaines en apposant des visages à des discours postindépendance.

Son film, assemblage d'entrevues, de concerts filmés et d'autres images

patiemment déterrées, fait sortir les fantômes des caveaux. Devant nous, la parole de Frantz Fanon, Thomas Sankara, Aimé Césaire et Malcom X est remixée par des artistes hip-hop. La réécriture devient ainsi une pratique de retour sur l'Histoire. Vidé de toute forme de cynisme, le document examine le premier degré de l'engagement : la parole, même reconstituée, est toujours politique. En évitant le cliché et le misérabilisme, les artistes filmés par Létourneau invitent les jeunes à prendre la parole et à aller voter. L'engagement, ici, passe avant tout par la culture populaire et rappelle, au spectateur nord-américain, l'afro-centrisme en vogue

dans le hip-hop américain des années quatre-vingt-dix.

Le documentaire de Létourneau nous montre, par sa forme même, la manière dont la musique et les images prennent le relais du discours et créent un espace de dialogue, de partage de l'expérience. Au final, le film met en lumière la frontière poreuse entre esthétique et politique, lieu et enjeu d'une forme d'expérience, comme l'entend Rancière. Face à la désaffectation du politique – et en dépit du fait que les artistes répètent qu'ils ne font surtout pas de politique –, le film en devient une forme sensible.

La très belle scène qui ouvre et ferme *Les États-Unis d'Afrique* cristallise l'essentiel de la démarche de Yanick Létourneau : un enfant pousse un pneu sur la route d'un dépotoir. Si, en introduction, elle est muette, la finale nous laisse découvrir que l'enfant chante, puis lève les bras pour marquer le tempo. L'Afrique n'est pas pauvre, nous dit Didier Awadi, mais appauvrie. Elle est là, la révolution africaine : non pas dans les images figées, mais dans le «y en a marre» d'une jeunesse insurgée, dont la richesse de la mémoire doit être réactualisée.